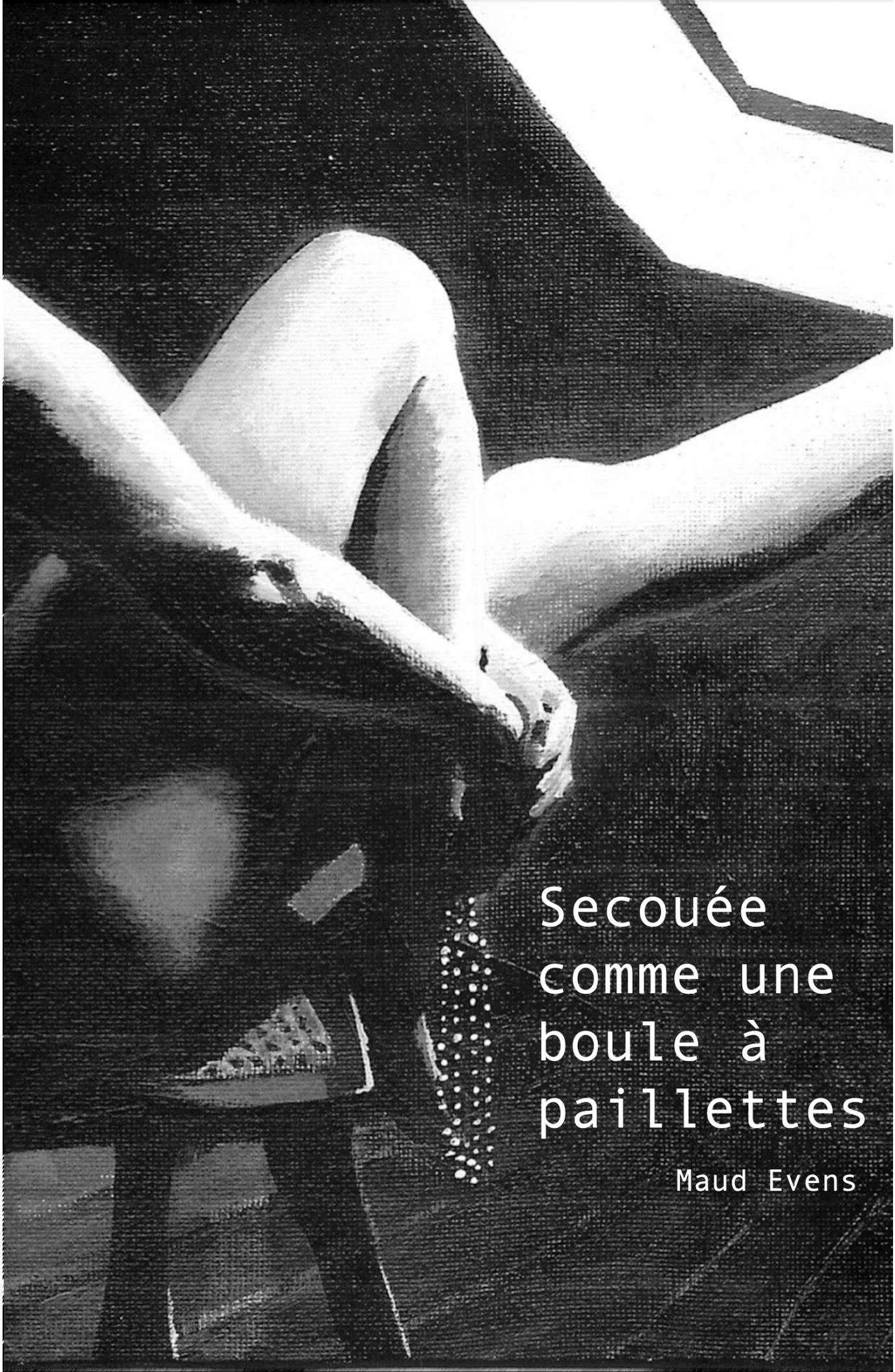

Secouée comme une boule à paillettes

Maud Evens

Maud Evens

Secouée comme une boule à paillettes

© Maud Evens, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3793-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

François m'a larguée. Non, c'est moi. Enfin bref, c'est fini ! Putain fait chier !

On est dimanche, le lendemain de la veille. Onze heures du mat' et son sang baigne encore dans l'alcool. Une migraine s'accroche comme un pou à son crâne.

Il fait moche mais Laëtitia a besoin d'air. Elle ne sait pas où aller, son regard est gris et humide. Devant le Pain Quotidien, la terrasse est déserte. Elle prend place dans un coin, à l'abri du vent, à l'abri de tout. Elle commande un vin blanc, *autant soigner le mal par le mal*.

Un homme s'assied à côté d'elle. Laëtitia se sent envahie, dérangée par cette proximité. Il l'observe en tapant du pied contre la table. Elle sort son carnet et écrit.

« Je ne ressens pas le besoin de te donner de mes nouvelles ni de prendre des tiennes ». Quel connard ! Monsieur veut vivre dans l'instant présent, sans devoir me rendre des comptes. Quel intérêt j'aurais, moi, à passer un moment avec un gars qui n'a même pas envie « prendre de mes nouvelles » en dehors de ce fameux « instant présent » ?

Avec ces mots, il a résumé notre relation. Il a renversé le domino « À quoi bon continuer ? ». Ça a fait tomber tous les suivants, pour arriver à celui « C'est fini ! ».

Je le lui ai dit, hier, quand on s'est appelés tard dans la nuit. J'étais calme. C'était une impression étrange. Mon corps était fatigué mais ma voix était déterminée et posée. Comme si les mots étaient prononcés par une autre que moi. J'ai laissé parler la ventriloque. Ça m'a fait du bien.

François n'a pas apprécié ce ton indifférent. Il n'en a pas l'habitude, moi qui monte toujours dans les tours. Il a pris ça pour de la provocation, alors il s'est énervé. Il a crié sa bile. Son discours soufflait le chaud et le froid. Il m'attribuait tous les rôles. Dans la même tirade, j'étais à la fois « la femme de chacun de ses instants, sa plus belle histoire d'amour », et « celle qui l'avait détruit à petit feu ». Tout ça agrémenté par ses expressions et ses tics de langage que je connais par cœur.

Dans une autre vie, ça m'aurait agacée mais hier, j'ai pas réagi. C'était comme si tous ces reproches ne m'étaient plus adressés. Mon vase intérieur était

plein. L'acide débordait sans m'atteindre. Assez bluffant comme sensation.

Laëtitia lève son stylo et ses yeux croisent ceux de l'homme qui la fixe encore.

Mais qui est ce type ? Pourquoi est-il si nerveux ? Pourquoi avoir choisi cette place ? Cette contiguïté greffée à ma gueule de bois me donne la nausée. Après avoir rangé son cahier et son porte-plume, elle se tourne vers lui.

— Excusez-moi, on se connaît ?

— …

— Vous m'agacez avec le bruit que vous faites contre le métal. Vous n'avez donc rien de mieux à faire ?

— …

— Ok, je vois !

Laëtitia vide son verre d'une traite, quitte la table mais l'homme lui saisit le bras avec assurance. Il se lève et lui fait face. *Putain, c'est le barman de la veille !*

— Vous me reconnaissez maintenant ?

— Oui ! Vous voulez bien me lâcher ?

— Je vous ai observée hier soir, vous saouler pour un minable.

— Vous vous trompez. Je célébrais.

— Vous valez mieux que ça.

— Merci mais ça je le sais.

Il marque un silence pour obliger Laëtitia à le regarder avant de continuer.

— Je vous ai contemplée toute la soirée.

— Vous ne deviez pas être débordé.

— Je vous ai désirée.

— Je vous demande pardon ?

Il la regarde avec convoitise. Sa main libre glisse sur la hanche de Laëtitia. Elle n'a pas l'envie de résister. Le geste est sensuel et maîtrisé. Quelque chose en elle vient de basculer.

— Vous vouliez célébrer ? On va faire ça ensemble alors !

Il l'entraine jusqu'à sa voiture garée devant la terrasse.

Dans l'habitacle, il l'embrasse comme s'il allait l'aimer toute la vie. Elle n'y croit pas, mais ce dimanche matin confinée dans cette caisse, elle se lâche, glisse sa paume sur sa cuisse et remonte jusqu'à la ceinture. Il disait vrai, il la désire. Plus les langues se caressent, plus la verge gonfle au point d'être à l'étroit dans le pantalon. Et là, au bord du trottoir, elle libère le sexe bandant, se penche et l'engloutit au fond de sa gorge. L'homme pousse un cri de surprise mélangée au

plaisir, il se laisse faire. Elle lui inflige des succions. Il subit. L'orgasme est fulgurant et sans avoir le temps de la prévenir, il décharge.

— Et merde ! Je suis désolé. Attends, je dois avoir des mouchoirs.

— Y a pas besoin ! C'est réglé.

— Tu déconnes, t'as avalé ?

Déçu de sa prestation, il se sent un peu idiot, mais elle, elle s'en fout. Sans remettre le jouet dans l'étui, elle sort de la voiture. Le sperme a un goût âcre comme un dimanche gris. Sa tête la fait souffrir encore plus qu'au réveil. À présent, c'est sûr, elle a vraiment touché le fond !

2

De pirouettes en zigzags, Laëtitia garde les yeux fixés sur le ballet aquatique de ses deux poissons rouges. Depuis quelques jours, ils ont élu domicile dans le bocal rond d'un aquarium. Elle les observe afin d'identifier les signes distinctifs qui pourraient lui permettre de donner un nom à chacun.

Le récipient est petit mais elle tient à y mettre deux gros cailloux percés, afin d'accorder à chaque résident un peu d'intimité. De sa cohabitation avec François, elle sait combien il est important d'avoir un espace à soi.

Il reste une heure avant la fermeture, elle prend son sac et part à l'animalerie. Elle en profitera pour passer par la supérette pour une bouteille de rosé.

Elle revient les bras chargés du kit complet d'un apéro réussi et de deux beaux petits châteaux en plastique partiellement en ruine offrant de multiples cachettes. Sous sa chaussure, un craquement. Elle s'arrête net. Du verre éparpillé sur le plancher mouillé. Elle dépose le sachet sur le plan de travail et constate les dégâts.

De l'eau partout au milieu du salon et les reflets du soleil couchant sur chaque minuscule tesson. Un miaulement lui arrive du rebord de la fenêtre ouverte. Laëtitia retient sa rage. Si elle se laisse aller, elle va foncer sur le matou en traversant l'appartement, prenant le risque de disperser les débris. À la place, elle adresse un regard vengeur au félin provocateur.

— Ça va ? T'as bien mangé ? Et j'imagine que la vaisselle, c'est pour ma pomme ?

Le chat ne bouge pas et la nie.

Au milieu de ce désastre, elle oublie ses deux sujets d'observation qui la captivaient une heure plus tôt. Elle s'arme d'une raclette et tombe nez à nez avec une des petites bêtes rouges sans vie. Du bout des doigts, non sans dégoût, elle attrape la nageoire et se relève. Laëtitia enveloppe l'animal dans un mouchoir en guise de sépulture et le dépose dans la poubelle.

Du coin de l'oeil, elle voit le chat bâillant comme après un bon repas, ne laissant pas beaucoup de doute quant au sort du deuxième poisson. Tant pis ! Elle referme le couvercle sur sa colère. Reste plus qu'à retourner au magasin pour se faire rembourser les châteaux en plastique.

On frappe à la porte. Laëtitia va ouvrir sur la pointe des pieds. Elle se retrouve face à un jeune homme, à peine plus jeune qu'elle, de jolis yeux marrons derrière une sobre paire de lunettes et des fossettes creusées par un sourire tout aussi avenant. *Finalement, la journée ne se termine pas si mal.*

— Bonsoir, je suis Romain votre nouveau voisin.

— Bonsoir. Laëtitia. Enchantée.

— Je me demandais si vous n'aviez pas vu mon chat par hasard ?

— …

— Lily est brun et noir.

Se reculant de l'entrée, d'un geste de la main, Laëtitia invite le garçon à venir constater le résultat de la visite de la fameuse Lily.

— Oups !

— Comme vous dites, oups !

L'animal saute du rebord de la fenêtre et court se réfugier dans le studio voisin.

— Vous aviez des poissons rouges j'imagine.

— Oui j'en avais deux nouveaux et j'étais partie leur chercher des accessoires pour l'aquarium.

— Mais c'était bien des poissons rouges, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ? Ça fait une différence ?

— Ben oui, je me rends compte qu'elle ne s'attaque qu'à ceux-là. Je vais vous aider à nettoyer.

— C'est gentil mais ça va aller.

— Sincèrement, j'insiste. Je vois que vous avez prévu un apéro, vous attendez quelqu'un ?

— Non, j'espérais me faire une soirée tranquille toute seule.

— Si vous voulez, pendant que je lave, vous préparez l'apéritif et après je vous fais à souper.

— Vous avez l'air décidé à entretenir de bonnes relations de voisinage. Vous comptez proposer la même entrée en matière à la voisine du dessous ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Tout dépend si elle est aussi jolie que vous.

Sans attendre de réponse, et content de son petit effet, Romain avance dans l'appartement en ramassant les bouts de verre éparpillés. Laëtitia lui tend serpillère et raclette. Elle prépare les tapenades, les toasts et met la bouteille au frais. À genoux dans la flaque d'eau, Romain se cambre et s'allonge dans des mouvements souples afin de maîtriser les vaguelettes qu'il récolte dans le

torchon et essore précautionneusement au-dessus du seau. Debout derrière lui, Laëtitia ne manque pas une miette de la scène. Romain lui tournant le dos, elle en profite pour mater les fesses et la lune naissante sur l'horizon de la ceinture de cuir. Il se relève, l'apéro est prêt. Laëtitia a remis du rouge à lèvres. Un sautoir de perles roses nacrées repose au creux de son décolleté.

— Je passe cinq minutes chez moi pour enfiler un pantalon sec et je te cuisine des tagliatelles aux scampis. Ça te va ?

— Tout me va, le tutoiement et les scampis.

Il rigole et ses dents blanches ne font qu'une bouchée des restes de reproches qu'elle avait encore contre lui.

— Prends garde à bien enfermer la furie.

— T'inquiète, tu ne risques rien tant que tu n'as pas racheté des poissons rouges.

Vers vingt-deux heures, après avoir débarrassé la table et rempli le lave-vaisselle, Romain prend congé de Laëtitia. Il est actuellement entre deux boulots mais s'est engagé à aider un ami pour son déménagement le lendemain matin.

Au moment de se glisser dans son lit Laëtitia réalise qu'avoir près d'elle un homme aussi serviable et souriant la réconforte et la réconcilie avec la gent masculine.

3

— Tu te souviens quand on venait ici lorsque tu étais petite ?

— Oui Mamy.

— Pourquoi ce ton moqueur ?

— Parce que chaque fois qu'on se retrouve sur ce banc, tu me poses la même question.

— Ben oui. Je prenais du plaisir à te voir faire de la balançoire.

— Mais moi aussi ma p'tite Mamy. Et j'aime toujours autant me balader au parc avec toi. N'empêche qu'à ce moment-là, mon seul vrai souci était de savoir quel costume mettre pour un goûter d'anniversaire. Tu parles d'un problème !

— Tu n'as jamais apprécié les déguisements, Laëtitia.

— Avant, peut-être. Mais aujourd'hui, j'aurais bien envie de me cacher dedans.

En pensant à sa situation, Laëtitia se sent triste. Elle ne laisse rien paraître pour ne pas inquiéter sa grand-mère. Elle regarde les familles citadines profiter de l'espace de nature niché au milieu du quartier. Les enfants se défoulent bruyamment et les chiens s'ébrouent d'avoir été trop longtemps enfermés.

— Chaque âge a ses problèmes ma chérie. Mais tu vas voir, tu finiras par trouver le bon.

— Le bon ?

— Chaque pot a son couvercle comme on dit.

— Génial, je suis un pot maintenant. Perso, je m'étais arrêtée à l'état de gourde ou de cruche. Mais un pot… quelle promotion !

— Tu es d'une humeur chatoyante !

— Ben oui, je suis un bon gros pot de moutarde qui a envie de monter au pif de quelques-uns.

— Tu as toujours le bon mot. Ta légendaire répartie m'épate autant qu'elle me surprend !

Mamy pose sur Laëtitia un regard tant farceur que bienveillant. Son sourire, certes moqueur, s'inscrit dans la certitude que le temps arrange souvent les choses.

— Et ça te fait rire ?

— Ce n'est pas à mon âge que je vais pleurer et me morfondre sur tes états d'âme.

— Sympa ! Tu peux me rappeler pourquoi tu voulais sortir ? Parce que si c'est